

LA CARTE DANS UNE PERSPECTIVE GÉOPOÉTIQUE

Rachel Bouvet

RÉSUMÉ

Cet article propose une réflexion sur le rôle de la carte en géopoétique. Après un examen des composantes générales de la carte et de l'imaginaire cartographique, deux exemples dans lesquels la lecture de la carte déclenche l'écriture sont étudiés : la « navigation géopoétique » d'Aurelia Arkotxa à travers des routiers-viatiques de Terre-Neuve et l'élaboration du poème chez Kenneth White. Ensuite, les gestes de la cartographie sont remis en question afin d'ouvrir la réflexion sur une nouvelle manière de créer des cartes, favorisant l'interaction entre l'être humain et le dehors, la saisie concrète et sensible du lieu plutôt qu'une saisie abstraite et conventionnelle, le maintien d'une relation avec l'événement, la recherche de nouvelles conventions et de rapports diversifiés entre les lieux et les signes. Lorsqu'elle est envisagée dans une perspective géopoétique plutôt que dans l'optique géographique habituelle, la carte a tendance à perdre son rôle de médiation technique, d'outil pratique servant au déplacement, pour acquérir une dimension discursive et esthétique, pour tenter d'exprimer les sensations vécues, les réflexions menées au croisement des disciplines, et pour rendre encore plus manifeste l'appel du dehors.

Afin d'envisager la carte dans une perspective géopoétique, il faut commencer par rappeler la place centrale qu'occupe le rapport à la Terre dans ce mouvement : « Le travail géopoétique viserait à explorer les chemins de ce rapport sensible et intelligent à la terre, amenant à la longue, peut-être, une culture au sens fort

du mot¹ ». En plus d'apprécier *de visu* les formes et les couleurs de la Terre, de vivre des expériences sensibles très intenses grâce aux variations dues à la lumière, au vent ou aux astres, de contempler des œuvres d'art ou de lire des poèmes et des récits conçus à partir d'une relation intime avec certains endroits de la planète, il est possible d'utiliser l'un des outils les plus précieux pour qui veut « lire » la Terre : la carte. Toutefois, les objectifs de la lecture d'une carte selon une perspective géopoétique dépassent ceux qui sont habituellement poursuivis par la plupart des utilisateurs de cartes, c'est-à-dire s'orienter dans l'espace, identifier les lieux, les limites des territoires, évaluer un itinéraire, etc. Je commencerai par rappeler les composantes générales de la carte (et de l'imaginaire cartographique) avant d'examiner sa place dans plusieurs contextes différents, notamment dans la « navigation géopoétique » inédite d'Aurélia Arkotxa à travers des routiers-viatiques de Terre-Neuve et dans l'élaboration du poème chez Kenneth White. Ces réflexions sur la lecture des cartes et leur impact sur le déclenchement de l'écriture seront suivies d'une remise en question du geste même de la cartographie, ceci dans le but d'ouvrir quelques pistes permettant de concevoir la carte autrement, d'en repenser l'écriture dans le cadre d'une démarche géopoétique, laquelle interroge d'emblée le rapport au monde, à la Terre, aux archipels. Mais observons, dans un premier temps, les traits généraux de la carte, sa définition la plus courante.

I. QU'EST-CE QU'UNE CARTE ?

Un détour par l'étymologie nous rappelle que ce terme vient du latin *charta*, qui signifie papier. Il serait toutefois plus juste de parler de *support*, comme l'indique Christian Jacob dans *L'empire des cartes. Approche théorique de la cartographie à travers l'histoire*², car les cartes ne sont pas toutes faites à base de papier. La carte est donc d'abord le matériau servant de support aux signes, dessinés

1 Kenneth White, *Le plateau de l'albatros. Introduction à la géopoétique*, Paris, Grasset, 1994, p. 25.

2 Christian Jacob, *L'empire des cartes. Approche théorique de la cartographie à travers l'histoire*, Paris, Albin Michel, 1992. Voir la section intitulée « Les mots et les choses » (p. 37-41).

ou écrits. Il suffit de penser aux cartes éphémères dessinées dans le sable, dans la terre, avec des bouts de bois et de ficelle, aux anciens parchemins, aux globes terrestres, aux cartes virtuelles qui prennent forme sur l'écran de l'ordinateur ou encore aux cartes mentales qui se tracent dans la cire de notre mémoire.

Les signes inscrits sur ce support sont généralement issus d'une lecture attentive de la Terre. Si le modèle général est une surface plane et conventionnelle sur laquelle sont représentés, selon le cas, le relief, les réseaux hydrographiques, les fonds sous-marins, les routes, etc., il ne faut pas oublier que l'objet de la représentation n'est pas exclusivement la Terre. Il existe des cartes du ciel, des planètes, de la Lune en particulier, de mondes imaginaires – le Mordor, par exemple –, mais je me bornerai ici à parler des cartes de la planète Terre. Que fait le géographe? Il observe le terrain, ses infimes variations, il prend des mesures à l'aide d'appareils plus ou moins sophistiqués, et transmet les informations recueillies au cartographe qui, à l'aide de signes et de conventions, «transcrit» la forme des continents, des mers, des montagnes, des fleuves, des côtes, etc. La géographie étant étymologiquement «l'écriture de la Terre», on comprend que la carte constitue dans ce domaine l'outil privilégié. Celle-ci semble bien être le médium qui convient le mieux à l'écriture de la Terre, en raison du lien iconique qui relie la configuration terrestre et son tracé, et de la rigueur scientifique qui permet de noter avec une grande exactitude la hauteur des collines, des montagnes et des volcans, la profondeur des lacs et des océans, les longitudes et les latitudes. Explorer le terrain, prendre des mesures, appliquer des conventions, tracer des lignes, des traits et des points de différentes couleurs, transcrire les toponymes, identifier l'échelle, consulter d'autres cartes: tels sont les gestes de la géographie et de la cartographie, initiant une écriture fondée sur le rapport à la Terre. Des gestes qui ne sont pas effectués de manière individuelle, mais qui requièrent une équipe dans la grande majorité des cas. D'ailleurs, si l'on remonte un peu dans le temps, on s'aperçoit que les cartographes, à une certaine époque, ne sortaient guère des limites de leur cabinet

et qu'ils recueillaient les informations sur les terres lointaines de la parole ou de la plume des voyageurs. Le premier geste, l'exploration, était totalement indépendant du second, la transcription. Ce qui explique, d'ailleurs, un certain nombre de glissements, voire d'erreurs grossières. Il n'en demeure pas moins que la figure du cartographe a longtemps été éclipsée par celle de l'explorateur et/ou du navigateur, qui s'est taillé une large place dans l'imaginaire.

2. L'IMAGINAIRE CARTOGRAPHIQUE, ENTRE EXPLORATION ET NAVIGATION

L'histoire de la cartographie renseigne sur les liens étroits qui se sont tissés entre les modalités de parcours que sont la navigation et l'exploration. Ces liens ont pour fondement le désir de connaître et de découvrir l'inconnu, mais aussi de développer des relations commerciales avec des peuples lointains ou de conquérir des territoires. J'y reviendrai plus loin. Les grandes explorations ont souvent fait appel aux navigateurs, point n'est besoin de s'attarder sur le sujet. Le thème de l'exploration se trouve d'ailleurs bien souvent au cœur de l'imaginaire marin. Les explorateurs, en plus de devoir s'adapter au gré des rencontres et des humeurs de l'équipage, ont dû surtout composer avec les aléas du voyage en mer, avec vents et tempêtes. C'est à force de parcourir les mers et les océans que des mesures ont été prises, que le dessin des côtes s'est modifié. Quant aux zones inconnues, elles se présentaient au départ comme des zones laissées en blanc (pour le plus grand plaisir des lecteurs que nous sommes) ou bien offraient aux cartographes l'occasion de donner libre cours à leur imagination en dessinant des figures mythologiques, en inventant des monstres, en reproduisant des échantillons de la faune et de la flore de ces contrées éloignées. En décorant ainsi la carte ou le globe, les cartographes avaient la possibilité d'en faire un objet artistique. La science géographique naissante et l'art s'appuyaient sur le récit de la découverte proprement dite, puisque les navigateurs, ou les découvreurs, avaient soin de mettre par écrit les incidents survenus durant le périple, de relater le choc ressenti face aux indigènes – vivant d'une manière pour eux

totale­ment incongrue –, bref de témoigner du parcours parfois hasardeux de la découverte. D'ailleurs, à la Renaissance, une époque d'activité intense en matière de navigation, d'exploration et de cartographie, la carte était encore très proche du « récit de voyage » :

La carte reste un récit de voyage, comme le montre par exemple la carte de la Nouvelle France de Champlain, qui réunit en une totalité synoptique « les parcours longuement décrits dans le détail, les lieux nommés au fil des récits, les toponymes éparpillés le long des pages³ ». L'itinéraire suivi par Champlain et l'avancée progressive de son exploration apparaissent dans l'alignement des toponymes : la lecture de leur série est un voyage métaphorique, libéré des péripéties, des contraintes de la temporalité et de l'espace réels, tout en se prêtant à les rappeler à la mémoire.⁴

Nourrie par un discours fondé sur un itinéraire parcouru physiquement, la carte conserve les traces de l'événement. Plusieurs sortes de liens peuvent ainsi se tisser entre la carte et le texte, en particulier à l'intérieur du récit de voyage. La carte « présuppose une idée de narration », pour reprendre les mots d'Italo Calvino⁵ : l'identification d'un itinéraire visuel lors de la lecture de la carte nécessite un découpage en plusieurs étapes et fait appel au langage. Par ailleurs, les mots sont souvent les premiers dans l'ordre de la saisie du réel. En effet, le filtre linguistique joue un rôle de premier plan dans la découverte (ou la reconnaissance) d'un paysage, d'un peuple, de ses moeurs et de ses traditions. Il suffit d'ailleurs de penser à l'acte de nomination qui accompagne très souvent l'exploration d'un nouvel environnement : Cartier et Champlain, comme bien d'autres explorateurs avant et après eux, en nommant les lieux traversés, ont inventé, à l'aide des mots, un nouveau territoire dont les

3 Père Jean François, *La science de la géographie divisée en trois parties*, Rennes, 1652, p. 350. Cité dans Normand Doiron, *L'art de voyager. Le déplacement à l'époque classique*, Québec/Paris, Presses de l'Université Laval/Klincksieck, 1995.

4 Christian Jacob, *op. cit.*, p. 306-307.

5 Italo Calvino [trad. de l'italien par Jean-Paul Manganaro], *Collection de sable*, Paris, Seuil, 1986, p. 33.

différents points seraient par la suite reconnus par tout un chacun. Afin de « retrouver le sens de l'acte choronymique (la désignation d'un lieu)⁶ », Christian Morissonneau a dressé l'inventaire des noms de lieux chez Cartier et Champlain, des noms qui jouent « le rôle d'« indicateur[s] », de « révélateur[s] » de la relation qui s'est établie entre le nommé et les nommants [...], des découvreurs des XVI^e et XVII^e siècles, français (saintongeais et breton), marins, catholiques.⁷ » Parfois, c'est une anecdote vécue dans la journée qui décide de l'appellation (on pêche un saumon, par exemple, dans ce qui deviendra la « rivière au Saumon »); parfois, c'est le calendrier chrétien qui préside au choix du choronyme : le lac St-Pierre est ainsi nommé car Champlain y arrive le 29 juin 1603, jour de la Saint-Pierre (ce qu'il omet toutefois de dire dans son récit). La nomination se fait aussi souvent grâce au redoublement de choronymes présents dans le pays d'origine. Ailleurs, en raison de l'absence de végétation et de la prédominance des rochers, Champlain aperçoit, non pas une île ordinaire, mais bien un « désert » au milieu des eaux :

Elle est fort haute coupée par endroits, qui paroissent, estat en la mer, come sept ou huit montagnes ragees les unes proches des ourtres. Le somet de la plus part d'icelles est desgarny d'arbres: parce que ce ne sont que rochers. Les bois ne sont que pins, sapins & bouleaux ... Je l'ay nomée l'isle des Monts-deserts⁸.

Dans d'autres cas, c'est la manière dont la terre se présente au navigateur qui détermine le nom : « [...] nous eusmes cognoissance d'une ysle, que nommasmes la Soupçonneuse, pour avoir eu plusieurs fois croyance de loing que ce fust aute chose qu'une isle⁹ ». Apparue puis disparue tel un mirage, la Soupçonneuse ne gardera pas longtemps ce nom, qui sera délaissé au profit de celui de Martha's Vineyard (Massachussets).

6 Christian Morissonneau, *Le langage géographique de Cartier et de Champlain. Choronymie, vocabulaire et perception*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1978, p. 19.

7 *Ibid.*, p.19.

8 Cité dans *Ibid.*, p. 38. Cette île se nomme maintenant Mount Desert Island et se trouve dans le Maine (44°20' : 68°20').

9 Cité dans *Ibid.*, p. 43.

À cette époque, la carte se présente comme une œuvre de création, mettant à l'épreuve la précision de l'observateur, le talent du peintre, la sensibilité et l'imagination du voyageur, écrivain à ses heures. Sorte de condensé du parcours effectué à la fois sur les plans physique et linguistique, elle se substitue à une autre manière de « lire » la Terre, de nommer ses vallées, ses rivières, ses montagnes. En effet, les toponymes forgés par les explorateurs se substituent à d'autres toponymes, ceux créés par les communautés vivant sur le territoire bien avant l'arrivée des Blancs. L'écriture des cartes s'est souvent effectuée dans le cadre d'une occupation physique du territoire, entraînant l'assujettissement ou l'extinction de populations entières et l'anéantissement de modes d'interaction différents avec le territoire, de manières autres de concevoir le monde. Selon Christian Morissonneau,

[L]a rareté des noms autochtones, plutôt qu'un signe d'indifférence ou de mépris à l'égard des Amérindiens, est le fait de l'ignorance linguistique. Cartier, suivant la voie fluviale, rencontrait peu d'indigènes et n'avait pas de guide. Les lieux importants de l'occupation huro-iroquoise sur les rives du fleuve sont évidemment rapportés et transcrits selon la qualité de linguiste de Cartier. Il n'y a pas eu surimposition du nom français. Même démarche chez Champlain¹⁰.

Seuls quelques noms d'origine amérindienne transcrits selon l'alphabet latin côtoieront les toponymes forgés de toutes pièces, témoignant à la fois de la présence d'une culture autre sur le continent, mais aussi du peu de contacts langagiers avec les habitants des lieux. Véritable instrument de domination, la carte a joué un rôle prépondérant dans les opérations militaires visant la conquête des continents. Si elle a été un instrument essentiel et particulièrement efficace dans les entreprises de colonisation, c'est surtout le point de vue adopté, la vue d'en haut, en plongée, qui semble responsable de cette idée selon laquelle la carte émane d'une volonté de maîtrise. Selon ce point de vue, la mappemonde peut s'avérer redoutable, dans le sens où elle se présente comme une « réplique du monde », comme une unité. Dans

10 *Ibid.*, p. 21.

son livre *L'art de voyager*, Normand Doiron cite Jean de Brébeuf, qui rapporte un échange survenu entre des Hurons et lui :

Que si vous demandez [aux Hurons] qui a fait le Ciel & ses habitants, ils n'ont autre repartie, sinon qu'ils n'en sçavent rien. Et quand nous leur preschons un Dieu Créateur du Ciel & de la terre & de toutes choses: [...] les opiniastres respondent, que cela est bon pour nostre Pays, non pour le leur: que chaque Pays a ses façons de faire: mais leur ayant monstré par le moyen d'un petit globe que nous avons apporté, qu'il n'y a qu'un seul monde, ils demeurent sans réplique¹¹.

Que les rivières, les lacs et les forêts qu'ils parcourent depuis des lustres soient contenus dans le globe, constamment vus d'en haut par un Dieu dont ils ignorent tout, voilà qui a de quoi laisser sans voix, sans paroles, et bientôt sans territoire. Savoir et pouvoir s'allieront pour annihiler leur propre « manière de faire », leur configuration mentale des lieux, leur toponymie, leurs portages, leurs lieux de rassemblement, etc. Des siècles plus tard, la vue d'en haut – devenue la norme en matière de cartographie – a fait en sorte de hisser le sujet regardant au rang d'un dieu contemplant la Terre du haut des cieux. Maîtriser l'espace terrestre d'un seul coup d'œil – un espace non pas foulé des pieds mais englobé dans un regard conquérant, voilà qui peut en effet créer une sorte de jubilation. Mais, est-ce la seule façon de concevoir cette « vue d'en haut » ?

Nous sommes tous familiers maintenant avec les vues aériennes ou les images satellites, avec cette saisie qui demeure quelque peu abstraite étant donné la distance qui sépare le « point » de ce qui est « vu ». Nous aurons l'occasion d'observer, un peu plus loin, une illustration poétique de ce point de vue, baptisé à juste titre « à vol d'oiseau ». Ces nouveaux procédés de prise d'images ont considérablement modifié la manière de cartographier la planète. Au cours des derniers siècles, la carte du monde a changé au gré des découvertes, des parcours singuliers menés par des aventuriers un peu fous qui se sont lancés

11 Jean de Brébeuf, *Relation de [...] l'année 1635*, t. 1, p. 34, cité dans Normand Doiron, *op. cit.*, p. 82.

à l'assaut des océans, des montagnes, des déserts ou des banquises : celle-ci n'a cessé de se transformer, laissant apparaître de moins en moins de zones grises, jusqu'à ce que l'on réussisse, grâce à des techniques très sophistiquées, à rendre compte de la moindre parcelle de la planète.

3. DE LA CARTE AU CALQUE

Au cours du dernier siècle, la passion de la découverte a fait place à un souci de plus en plus important d'objectivité. Avec l'avènement de nouvelles techniques et de nouvelles méthodes statistiques, substituant au regard humain la machine, beaucoup plus précise, plus fiable, les cartes sont devenues plus fixes, plus neutres, les conventions de plus en plus rigides. En un sens, on pourrait dire qu'elles sont devenues des « calques » au lieu de rester des « cartes », au sens où l'entendent Deleuze et Guattari :

Si la carte s'oppose au calque, c'est qu'elle est tout entière tournée vers une expérimentation en prise sur le réel. [...] La carte est ouverte, elle est connectable dans toutes ses dimensions, démontable, renversable, susceptible de recevoir constamment des modifications. Elle peut être déchirée, renversée, s'adapter à des montages de toute nature, être mise en chantier par un individu, un groupe, une formation sociale. On peut la dessiner sur un mur, la concevoir comme une œuvre d'art, la construire comme une action politique ou comme une méditation. [...] Une carte a des entrées multiples, contrairement au calque qui revient toujours au « même »¹².

Désormais, la Terre est arpentée et mesurée de manière systématique, du moins en très grande partie. Les instruments sophistiqués font en sorte de produire des calques du réel plutôt que de véritables cartes offrant à l'observateur une multitude d'entrées possibles. La lecture de la Terre obéit d'abord et avant tout à des impératifs utilitaires, pragmatiques, économiques et géopolitiques. La conséquence est que la dimension humaine et vivante, de même que les dimensions esthétique, discursive

12 Gilles Deleuze et Félix Guattari, *Mille plateaux*, Paris, Minuit, 1980, p. 20.

et poétique, ont perdu de l'importance. Comme le rappelle Réal Ouellet à propos des cartes de la Nouvelle-France,

[L]a carte ancienne est en effet « relationnelle », en ce sens qu'elle est liée à l'événement, à l'agir d'un individu ou d'un groupe à une époque donnée, et non pas, comme la carte moderne, « catégorielle », qui standardise, quantifie, classe les données d'après un code strict, quasi immuable¹³.

Il importe donc de repenser la carte et son rapport au réel et de s'interroger sur notre manière de la concevoir et de la lire. Si la carte est une médiation entre l'être humain et la Terre, et que la démarche géopoétique nous incite à explorer les chemins du rapport sensible et intelligent à la Terre, alors il est indispensable de repenser cette médiation, de remettre en cause les conventions, de questionner les dimensions référentielle, esthétique, sémiotique et subjective de la carte. Le parangon de la carte a beau avoir été conçu dans le cadre de la géographie, il existe néanmoins d'autres manières de la concevoir. Multiplier les points de vue, redonner à la carte le caractère dynamique qu'elle a perdu, le potentiel de découverte qu'elle peut susciter, instaurer de nouveaux rapports avec le texte, de nature poétique ou discursive, lui donner une dimension esthétique : voilà quelques gestes qui deviennent possibles dans le cadre de la géopoétique.

Si la cartographie actuelle n'est plus tributaire des découvertes faites par les explorateurs et les navigateurs, comme elle a pu l'être par le passé, il n'en demeure pas moins que l'exploration et la navigation constituent des traits essentiels de l'imaginaire de la cartographie, qui peuvent entraîner une nouvelle manière de lire les cartes, susciter une démarche poétique ainsi que des effets de lecture tout à fait saisissants.

4. NAVIGATION GÉOPOÉTIQUE À TRAVERS LES CARTES

Lors d'un voyage à Terre-Neuve, Aurelia Arkotxa a tenté de retracer l'itinéraire suivi par des marins basques au XVI^e siècle. Elle a parcouru le territoire cartes à la main. Il s'agissait en fait de deux « routiers-viatiques », sortes de livres-itinéraires : celui du

13 Préface de Réal Ouellet, dans Christian Morissonneau, *op. cit.*, p. 3.

capitaine Martin de Hoyarsabal, paru en français en 1579, et sa traduction en basque, dans une version augmentée et éditée en 1677 par le pilote Pierre Detcheverry, également auteur d'une carte de Terre-Neuve réalisée en 1689. *Septentrio*, l'ouvrage d'Aurelia Arkotxa, publié récemment aux éditions de l'Atelier du héron, est issu à la fois du parcours physique de l'auteure et de sa lecture des cartes, qui ont déclenché l'écriture de poèmes. Parfois, c'est la simple énumération des choronymes émaillant la carte de Detcheverry qui donne naissance au poème :

Memoria

Navigation

Cap de Breton

Les Isles de Sainct Pierre

Cap de Ras

Yrmiche

Les Isles Despere

Les Isles de Fray Luis

L'Isle de Fogo

L'Isle Duc

L'Isle de Chibaux

Groyes Berisles

L'Haure de S. Julien

Cap de Grat

Berisle qui est au milieu de la baye

Chasteau et croix blanche

Degrez de Terre Neufue

Au fil du temps

De plus en plus pâles

Effacés

Demeurent pourtant

Les ports où ils amarraient leurs navires

Plaisance

Lamaline, Cape St-Mary's

Hampden, Conche

Crouse, Red Bay

L'Anse aux Loups, Port aux Choix
Bonne Baye, Port au Port

Outports

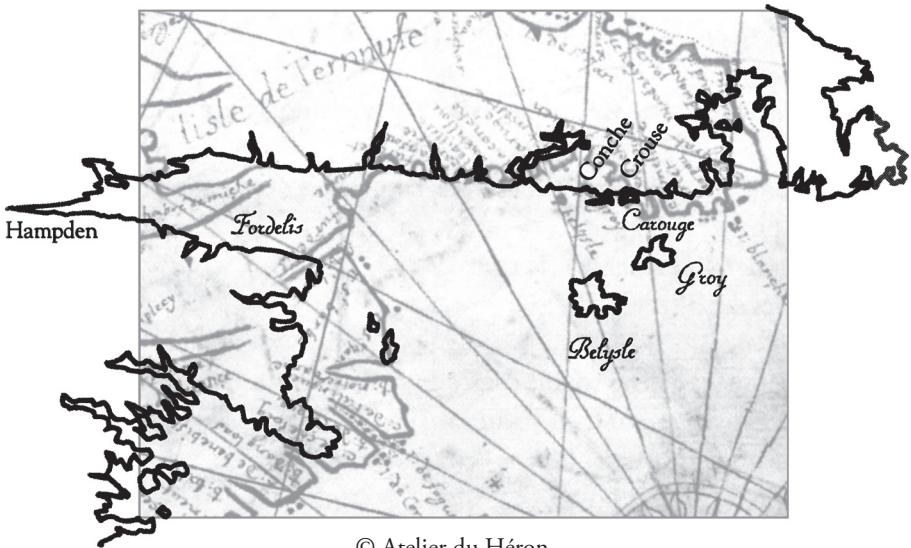
À l'extrémité de plages inachevées

Mappemondes
Désormais opaques

Mots muets dessinés à la plume

Archipel de brume¹⁴

Cette carte est d'ailleurs reproduite en partie dans l'ouvrage, à côté d'autres cartes anciennes de Terre-Neuve et de cartes récentes, qui se superposent aux premières grâce à un jeu de feuillets transparents, ce qui fait que le dessin des côtes « bouge » au gré de la lecture.



© Atelier du Héron.

Quant aux poèmes d'Aurelia Arkotxa, étroitement entremêlés avec les récits de découverte¹⁵, ils témoignent du parcours réel de l'auteure à Terre-Neuve, réalisé cartes et textes à la main.

14 Aurelia Arkotxa, *Septentrio*, Bruxelles, éditions de l'Atelier du héron, coll. « Pérégrins », 2006, p. 14-15.

15 Notons que les routiers-viatiques sont eux-mêmes des textes composés dans le but de cartographier le territoire et d'ainsi améliorer la navigation.

Le dispositif graphique nous incite à relire la carte actuelle en regard des navigations antérieures, à s'arrêter sur les toponymes, à se laisser porter par les descriptions des lieux, à naviguer entre les pages à la recherche des lieux évoqués par les poèmes.

Outport 5

*Lacouche eta Caruge daunça suduestean hegoan edo
nordestean nortean laurdenean etada, lecoa 7. eta erdy.*

Lacouche et Caruge se situent au sud-ouest, un quart sud ou au nord-est,
un quart nord et la distance est d'une lieue et demie.
Pierre Detcheverry

Sur la carte, aucun lien entre Conche et Crouse
Il y a, pourtant, une petite route.

Crouse. Angoisse indéfinissable.

Rue unique. Petit regroupement de maisons en bois.

Quai à l'abandon qui s'écroule dans l'eau.

C'est le Capenruge du routier maritime de Hoyarsabal.

Le Caruge de Detcheverry [...].¹⁶

Dans ce cas précis, une démarche exploratoire marque le projet d'écriture tout autant que le déroulement de la lecture. La saisie des cartes prend la forme d'une exploration, étant donné que l'œil navigue sans cesse du texte à la carte, du poème au dessin des côtes, du toponyme transcrit par le capitaine à celui que l'on retrouve sur la carte actuelle, laissant imaginer les trajets effectués par le navigateur et, quelques siècles plus tard, par l'auteur. Deux gestes complémentaires, qui font que la carte se narrativise tandis que le texte suscite des images, des gestes qui viennent s'ajouter aux manipulations, elles-mêmes sources de découvertes puisque les mains jouent à faire glisser les transparents sur les cartes, guettant le moment où les tracés de l'île s'éloigneront suffisamment l'un de l'autre pour que l'on puisse goûter l'écart entre les deux, la distance qui nous en sépare.

¹⁶ *Ibid.*, p. 43-44.

5. DE LA CARTE AU POÈME

D'une manière quelque peu différente, la démarche de Kenneth White instaure elle aussi un lien entre la carte et le texte, qu'il s'agisse de poèmes ou de récits. Si l'on observe attentivement les *waybooks* de l'auteur, on s'aperçoit que la première action qu'il pose en arrivant dans un nouvel endroit est de chercher une carte, ou encore d'en accrocher une au mur de sa chambre d'hôtel. Dans *La route bleue*, par exemple, trois gestes s'imposent d'emblée en arrivant à Québec: «[...] chercher une carte du Labrador, faire une visite au Centre d'études nordiques de Laval et jeter un coup d'œil à la réserve huronne de l'Ancienne-Lorette¹⁷». C'est dans le Centre d'études nordiques de l'Université Laval – et non pas de Laval –, que White met la main sur l'objet tant convoité: une carte du Labrador. Lors d'une discussion avec un archéologue qui lui demande ce qu'il compte en faire, il répond: «Écrire un poème¹⁸». Ce n'est qu'à Schefferville que cette carte sera accrochée au mur, dans le but de créer un environnement prédisposant aux «méditations géoméntales» et à l'écriture:

Pour m'y sentir un peu plus chez moi, j'ai épinglé au mur mes grandes cartes du ministère de l'Énergie et du ministère des Terres et Forêts. Cela donne de l'espace, une atmosphère bleue et blanche.

Que suis-je venu faire ici?

J'ai du mal à répondre. Disons: des méditations géoméntales.

Alors je regarde mes cartes, je contemple, à travers la fenêtre, le ciel gris-bleu, et j'écris des poèmes – un par exemple sur le Grand Hibou Gris [...] ¹⁹.

La lecture de la carte s'inscrit comme une étape essentielle dans le voyage, dans la mesure où elle permet de s'appropriier l'espace anonyme de la chambre du Labrador Hôtel,

17 Kenneth White, *La route bleue*, Paris, Grasset, 1983, p. 34.

18 *Ibid.*, p. 35.

19 *Ibid.*, p. 163.

à Schefferville, et de créer un lien entre le dedans et le dehors, mouvement indispensable au déclenchement de l'acte d'écrire. Étant donné que les mêmes actions se retrouvent dans le dernier *waybook* de White, *Le rôdeur des confins*, on peut penser qu'il y a une certaine régularité du geste chez l'auteur. Voici comment se déroule son installation à l'hôtel de Stromness, en Écosse:

Après avoir déballé mes affaires, posé mes livres sur la table près de la fenêtre, épinglé au mur une carte de l'archipel, je me suis senti immédiatement chez moi – comme dans une cabine de capitaine, ou mieux encore, une cellule de moine.

*

Tôt le lendemain matin, je me tenais à la fenêtre de mon poste d'observation face à la mer²⁰.

La recherche d'une carte, suivie de son épinglage au mur et de sa lecture – ce qui n'est pas dit de manière explicite, mais qui va de soi –, combinée à la lecture d'ouvrages écrits par des navigateurs, des botanistes, des philosophes et des poètes, tout cela occupe une place déterminante dans la démarche d'écriture, tout aussi importante semble-t-il que les déambulations. Faut-il voir, dans l'espace abstrait finement quadrillé qu'est la carte, un terrain idéal pour la mise en forme des configurations « géomentales », les lignes devenant des pistes d'envol pour les idées, celles-ci ayant tout le loisir de se mouvoir au gré des circonvolutions des tracés, des lettres et des couleurs ? La lecture d'une carte, en déclenchant la rêverie, nous entraîne parfois dans les méandres de nos pensées, où il est si agréable de se perdre. Il faut dire qu'en géopoétique, la lecture des cartes va souvent de pair avec celle des textes portant sur la région. Ces deux expériences, à travers lesquelles la Terre est appréhendée à partir de points de vue différents – mais complémentaires –, permettent d'approfondir la saisie d'un lieu et de déclencher l'acte d'écrire : la carte est en quelque sorte intériorisée et devient le support d'un projet d'écriture. Tournons-nous maintenant vers l'élaboration de la carte elle-même.

20 Kenneth White, *Le rôdeur des confins*, Paris, Albin Michel, 2006, p. 17.

6. L'INVENTION DE NOUVELLES CONVENTIONS CARTOGRAPHIQUES

L'entreprise cartographique privilégie toujours certaines conventions aux dépens des autres. Dans un premier temps, il nous faut, comme on s'attache à le faire en géopoétique, remettre en question les conventions établies par la géographie, à l'instar de toute idée reçue ou de toute habitude culturelle. On pourrait se demander, par exemple, si la schématisation constitue le seul procédé de cartographie possible. Pourquoi ramener le tracé sinueux de la côte à une ligne droite? Pourquoi ne pas faire de ces lignes de la terre le support d'une œuvre artistique, par exemple? Pourquoi réduire l'espace pour le représenter, alors qu'on pourrait tout aussi bien augmenter les dimensions des objets? On pourrait, par exemple, agrandir les volutes d'un coquillage ramassé sur la grève pour observer l'infiniment petit, se placer au niveau du sol, comme le ferait un crabe ou une crevette dans un trou d'eau. De la même façon, pourquoi ne pas repenser les symboles utilisés pour indiquer les éléments? Un caillou pour une montagne, des cercles concentriques pour le relief, voilà qui est intéressant, mais pourquoi s'arrêter là? Des empreintes de pas, de pattes d'oiseau ou de chat peuvent servir à indiquer, par exemple, un sentier, un portage, une envolée, un parcours feutré et silencieux. Quant aux composantes visuelles et scripturales de la carte, qu'il s'agisse des couleurs, des légendes, de la nomenclature, de l'écriture, des lignes et des formes, de multiples possibilités sont offertes à celui qui veut recomposer, avec des matériaux divers, le rapport entre l'image et l'écrit. Il y a là un potentiel extraordinaire pour les artistes.

Déjà, certaines œuvres ont donné lieu à l'invention de nouvelles manières de faire. Par exemple, la convention abstraite consistant à présenter la terre comme vue du haut des airs se trouve réinvestie de manière étonnante dans les toiles de John Wolseley²¹, sur lesquelles s'est penché Éric Waddell

21 La couverture du collectif intitulé *Nomades, voyageurs, explorateurs, déambulateurs. Les modalités du parcours dans la littérature* (dirigé par Rachel Bouvet, André Carpentier et Daniel Chartier et paru aux éditions L'Harmattan en 2005) présente un détail de l'une des toiles de Wolseley évoquant l'archipel indonésien.

dans un article des *Cahiers de géopoétique*²². En effet, dans ces toiles, notre œil n'est plus le seul à adopter cette vue d'en haut, il surplombe les oiseaux qui survolent les continents et les archipels en forme de feuilles flottant sur l'eau. Leurs migrations accompagnent le tracé des continents, redonnant ainsi une dimension vivante à ce point de vue «à vol d'oiseau». Le rapport à l'espace repose ici sur le point de vue de l'animal plutôt que sur la prétention de l'être humain à maîtriser l'espace, à dominer par son regard l'ensemble de la planète.

Dans d'autres cas, le code qui sous-tend l'élaboration de la carte n'est plus d'ordre géographique, mais scriptural. Par exemple, Julien Bourbeau a trouvé, dans le parallèle qu'il a établi entre la forme des ruelles et la forme de lettres, un prétexte à l'écriture d'une carte-poème, publiée dans le troisième carnet de navigation de *La Traversée*²³. La forme de la ruelle évoque la forme d'une lettre, qui à son tour déclenche le vers poétique. Marcher dans la ville revient à se perdre dans le labyrinthe des mots, à goûter l'alliance inattendue des paroles et du vent dans les cordes à linge. Mais la convention n'est pas le seul élément permettant d'inventer un nouveau rapport entre le lieu et l'écriture : d'autres aspects de la carte peuvent également se prêter à d'intenses modifications.

7. LA CARTE EN PRISE SUR LE DEHORS

Parce qu'il envisage la carte géographique comme une médiation, Christian Jacob met l'accent sur l'opération de schématisation et sur la dimension sociale, communicable de la carte :

Médiation technique, car la carte est un artefact. Elle est la matérialisation d'un schéma qui naît dans l'esprit. La carte est ce qui permet de concrétiser ce schéma mental, de l'objectiver et de l'offrir à la reproduction, à la correction, au complément et au commentaire, mais aussi et surtout d'en faire un objet social, communicable et diffusable²⁴.

22 Éric Waddell, «La peinture cartographique de John Wolseley», dans *Cahiers de géopoétique*, n° 6, printemps 2008, p. 67-77.

23 Voir le carnet de navigation n° 3 de *La Traversée*, *Coueurs de ruelles*, piloté par Virginie Turcotte, André Carpentier et Rachel Bouvet.

24 Christian Jacob, *op. cit.*, p. 48-49.

La carte devient ainsi un outil pratique dans les échanges sociaux, mais elle ne rejoint pas, de cette manière, l'objectif poursuivi par la géopoétique. Le fait de déplacer la carte de l'optique géographique à une perspective géopoétique conduit à imaginer d'autres formes de cartes. Plutôt que de naître dans l'esprit et de s'imposer au lieu, la carte peut être issue de l'interaction entre l'être humain et le dehors, découler d'une saisie concrète et sensible du lieu plutôt que d'en reconduire une saisie abstraite et conventionnelle. Elle peut permettre l'expression des sensations vécues par un individu ou poursuivre les interrogations partagées au sein d'un groupe plutôt que de privilégier la médiation technique et le consensus entre tous les membres d'une société. Pour entamer la réflexion, observons la carte collective du lac Témiscouata, élaborée lors de l'atelier de septembre 2006 sous la conduite de Suzanne Joos²⁵.

Si le tracé des contours du lac reprend celui de la carte conventionnelle, basé sur un rapport de ressemblance avec la forme du lac [vue du haut des airs], en revanche certains éléments entretiennent des rapports plus étroits avec les lieux visités. D'abord, il faut remarquer que les matériaux utilisés proviennent tous de la nature environnante. La consigne donnée la veille de l'atelier de cartographie était de ramasser tout ce qui pourrait être utile à l'élaboration de la carte (branches, fleurs, cailloux, écorce, etc.). Il s'agissait ensuite de créer une carte éphémère sur la pelouse près du chalet où nous logions à Notre-Dame-du-Lac, visible depuis la rue ou encore depuis le balcon situé à l'étage. Une carte en prise sur le dehors dans sa fabrication même, du choix des matériaux jusqu'à sa transformation par les météores (d'ailleurs, il a plu juste après que nous l'ayons fait admirer par tout un chacun), qui provoqueront ultimement sa disparition du paysage.

Par ailleurs, on trouve sur cette carte différents types de relation entre les lieux et les signes : en plus du lien iconique,

25 Voir la carte du lac Témiscouata en page 157. Pour avoir une idée plus complète de l'atelier de cartographie, consulter le texte de Suzanne Joos, « Cartographie collective », paru dans le carnet de navigation n° 4 de La Traversée, *Se rendre au portage*, réalisé sous le pilotage de Virginie Turcotte et Chloë Rolland (p. 22-27).

c'est-à-dire du rapport de ressemblance, déjà noté, entre la forme du lac Témiscouata et celle de la carte, il faut remarquer l'invention de nouvelles conventions, l'ajout d'éléments inexistant dans le réel mais significatifs sur le plan de l'expérience géopoétique. C'est ainsi que les chemins faits de fleurs, de bois ou de cailloux partant du lac – ou rejoignant le lac, selon le point de vue que l'on privilégie – symbolisent les multiples routes possibles. Ces tracés en pointillés évoquent l'ouverture vers d'autres horizons, vers de nouvelles pistes intellectuelles, sensibles et créatrices, vers des envolées diverses. Le chemin du Portage (dont il a été longtemps question au cours de l'atelier nomade) renferme une énigme, étant donné qu'il n'a justement jamais servi au portage, ce qui semble paradoxal puisque la région regorge de rivières et que de nombreux portages existaient à une certaine époque. Disparu du paysage, le chemin du Portage est une voie à explorer à l'aide des livres et des cartes, il appelle à lui d'autres sentiers, d'autres voies à parcourir²⁶. Parmi celles-ci, nous trouvons la piste des mots, puisque le terme *portage* dans le parler « canayen » renvoie aussi bien aux traces laissées par un animal vivant à la fois sur terre et dans l'eau (castors, loutres, ours) qu'à celles des « porteurs de canots » qui vont et viennent de l'eau à la terre, traçant leurs propres chemins dans l'herbe ou dans la boue après avoir quitté les voies d'eau, pour contourner les rapides ou rejoindre un autre cours d'eau. Nous trouvons également la piste du discours historique, étant donné que les relations des missionnaires n'étaient pas exemptes d'erreurs, et que ces erreurs ont été répétées d'un texte à l'autre jusqu'à aboutir à cette incongruité qui fait que « la route a remplacé le portage et en a gardé le nom²⁷ ». C'est la dimension discursive qui tente ici de s'inscrire dans la carte, les pointillés venant condenser en quelque sorte les discussions et les explorations « géoméntales » ayant eu lieu les journées précédentes. En cela, la carte main-

26 C'est ce que j'ai tenté de faire dans le texte intitulé « Sur le chemin du Portage » (carnet de navigation n° 4 de La Traversée, *Se rendre au portage*, p. 8-18).

27 Adrien Caron, Yves Hébert et Nelson Michaud, « De Canada en Acadie : le Grand-Portage », *Cahiers d'histoire*, n° 15, La Pocatière, Société historique de la Côte-du-Sud, 1980, p. 88.

tient une relation avec l'événement et avec les paroles échangées, comme on l'a remarqué au sujet des cartes anciennes.

En plus du rapport iconique et symbolique, il faut également tenir compte du rapport indiciel qui peut s'établir entre les lieux et les signes²⁸. C'est le cas pour les pétales ramassés sur le sol dans la roseraie et qui évoquent ce jardin odoriférant, fait d'arômes délicats et de couleurs irisées, dont le silence cède par moments la place à quelques notes jouées sur un piano au-delà des murs. Point n'est besoin d'ailleurs de garder ces murs en mémoire, puisqu'ils ont pour effet de cacher la roseraie et qu'ils abritent un fort militaire reconstruit d'abord et avant tout pour des raisons idéologiques et politiques. Entre les lieux et les signes, entre l'expérience vécue et l'élaboration de la carte s'opère une sélection gouvernée par un rapport sensible et intelligent : seule la roseraie mérite d'être retenue, parce qu'elle déclenche une expérience sensorielle extraordinaire et qu'elle ne s'accompagne pas d'une idée de maîtrise du territoire. La relation qui s'établit n'obéit pas à une convention cartographique décidée d'avance : autrement dit elle n'est pas symbolique, mais fondée sur la contiguïté, sur la proximité entre l'objet (la roseraie) et le signe. Grâce aux pétales, le parfum des fleurs transite du lieu à la carte, dont la fonction n'est plus de représenter mais d'évoquer une expérience vécue dans un endroit précis, de conserver des liens humains avec la Terre, de la garder en vie, même si c'est de manière éphémère. Le caractère indiciel du signe donne une prise sur le dehors tout en permettant de personnaliser la relation avec le lieu exploré.

Quant à l'échelle de la carte [1 : ∞], tout aussi éphémère que la roseraie puisqu'elle est faite d'ardoise, de pétales de rose et de petites fleurs jaunes, elle souligne le caractère infini des possibilités offertes par la carte. Passer de la mesure géographique à la démesure géopoétique, c'est donner à l'aventure cartographique une ouverture sur l'infini, c'est faire un clin d'œil au dehors, qui excèdera toujours les limites de la carte.

28 Cette distinction entre les trois types de rapports (indiciel, iconique, symbolique) entre le signe et son objet, rapports fondés sur la contiguïté, la ressemblance ou la convention, a été élaborée par Charles S. Peirce (voir *Écrits sur le signe*, Paris, Seuil, 1978).

CONCLUSION

« Connectable dans toutes ses dimensions », pour reprendre les mots de Deleuze et Guattari, la carte géopoétique est ouverte sur le dehors : elle ne se borne pas à « écrire » la Terre, elle suggère également un renouvellement de l'interface entre le sujet et le monde. Ce qui importe dans la confrontation entre le réel et l'imaginaire, c'est de recueillir le son, nous dit Segalen²⁹. Issue d'une lecture attentive et attentionnée des lignes de la Terre, la carte nous donne aussi l'envie de se mouvoir, de se dégourdir les jambes ankylosées par les heures passées à déchiffrer les pattes de mouche des vieux atlas, d'aller dehors afin d'emprunter soi-même les itinéraires dessinés sur le papier, de suivre pas à pas les sinuosités des rives et des rivières. La carte joue un rôle déterminant en géopoétique parce qu'elle nous aide à déployer les voiles des futures traversées, parce qu'il fait bon s'aventurer dans les régions laissées en blanc, en marge, parce qu'elle est le support des navigations réelles et intellectuelles, parce qu'elle fait vibrer, au fond, l'accord que chacun noue avec le monde.

BIBLIOGRAPHIE

ARKOTXA, Aurelia, *Septentrio*, Bruxelles, éditions de l'Atelier du héron, coll. « Pérégrins », 2006.

BOURBEAU, Julien, « Carte et légende de la carte géopoétique des ruelles », dans *Coureurs de ruelles*, sous le pilotage de Virginie TURCOTTE, André CARPENTIER et Rachel BOUVET, Montréal, La Traversée – Atelier québécois de géopoétique, « Carnet de navigation » n° 3, 2006, p. 38-39.

CALVINO, Italo [trad. de l'italien par Jean-Paul Manganaro], *Collection de sable*, Paris, Seuil, 1986.

DELEUZE, Gilles et Félix GUATTARI, *Mille plateaux*, Paris, Gallimard, 1980.

DOIRON, Normand, *L'art de voyager. Le déplacement à l'époque classique*, Québec/Paris, Les Presses de l'Université Laval/Klincksieck, 1995.

29 « Dans ces centaines de rencontres quotidiennes entre l'Imaginaire et le Réel, j'ai été moins retentissant à l'un d'entre eux, qu'attentif à leur opposition. J'avais à me prononcer entre le marteau et la cloche. J'avoue, maintenant, avoir surtout recueilli le son. » (Victor Segalen, *Équipée. Voyage au pays du réel*, dans *Oeuvres complètes*, tome II, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 1995 [1955], p. 318).

JACOB, Christian, *L'empire des cartes. Approche théorique de la cartographie à travers l'histoire*, Paris, Albin Michel, 1992.

JOOS, Suzanne, «Cartographie collective», dans *Se rendre au portage*, sous le pilotage de Virginie TURCOTTE et Chloë ROLLAND, Montréal, La Traversée – Atelier québécois de géopoétique, «Carnet de navigation» n° 4, p. 22-27.

MORISSONNEAU, Christian, *Le langage géographique de Cartier et de Champlain. Choronymie, vocabulaire et perception*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1978.

SEGALEN, Victor, *Équipée. Voyage au pays du réel*, dans *Oeuvres complètes*, tome II, Paris, Robert Laffont, coll. «Bouquins», 1995 [1955], p. 261-320.

TURCOTTE, Virginie, André CARPENTIER et Rachel BOUVET (dir.), *Coureurs de ruelles*, Montréal, La Traversée – Atelier québécois de géopoétique, «Carnet de navigation» n° 3, 2006.

WHITE, Kenneth, *La route bleue*, Paris, Grasset, 1983.

_____, *Le plateau de l'albatros. Introduction à la géopoétique*, Paris, Grasset, 1994.

_____, *Le rôdeur des confins*, Paris, Albin Michel, 2006.